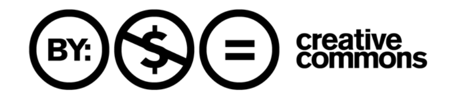


Syria

Les Fouilles de Ba'albek : deuxième campagne (9 juillet-29 septembre 1928)

André Parrot



LES FOUILLES DE BA'ALBEK

DEUXIÈME CAMPAGNE (9 JUILLET–29 SEPTEMBRE 1928)

PAR

ANDRÉ PARROT

L'attention du grand public a été attirée récemment, en un article retentissant, par M. Henry Bordeaux [1], sur le péril qui menace un des plus beaux joyaux du patrimoine artistique de l'humanité : l'ensemble monumental des Temples de Ba'albek (pl. XV). En face du Liban moucheté de larges traînées blanches, au milieu de l'oasis verdoyante qui s'épanouit largement le long des eaux courantes, Ba'albek semble poursuivre encore le rêve du passé. Et quel passé ! Celui de l'Héliopolis antique, la ville du Soleil, la ville des sanctuaires, où les pèlerins adoraient et sacrifiaient dans le cadre gigantesque des cours et des enceintes, à l'ombre du péristyle géant de temples éblouissants. Aujourd'hui tout est ruiné. C'est la dévastation, si brutale qu'elle en est grandiose, dans un chaos invraisemblable, où gisent, pêle-mêle, colonnes et chapiteaux, architraves et corniches. Il n'y aurait, semble-t-il, qu'à redresser tout cela, alors même que c'est mutilé et à le replacer en une tentative un peu folle de restauration sommaire. Et puis, on comprend que ce serait insensé et l'on préfère, après tout, contempler des ruines plutôt qu'une contrefaçon maladroite et désespérée d'un travail prodigieux.

Nous préférons Ba'albek en ruines. Malheureusement, ces ruines elles-mêmes, sont menacées (pl. XVI). Le petit Temple de « Vénus » semble à la merci d'une chiquenaude. Les « Propylées », désarticulés, bravent toutes les lois d'un équilibre de plus en plus instable. Les six colonnes elles-mêmes, ces colonnes qui flambent au couchant, derrière le grillage desquelles le « Temple de Bacchus » se pare d'un éclat fauve, quand « le soleil est sur son déclin », ces colonnes qui semblaient marquées par l'immortalité, sont minées,

[1] *Illustration*, 15 septembre 1928.

sapées, rongées. Un craquement de gel, un ouragan un peu violent, la troisième (pl. XVI, 4) des six survivantes s'écroulera, entraînant avec elle l'entablement géant. C'en sera fait des six colonnes. Et Ba'albek, sans sa glorieuse colonnade, ne sera plus Ba'albek.

Le public s'en est ému. Un effort s'organise pour éviter l'irréparable. Il faut sauver Ba'albek en secourant ses ruines. Cela presse. Chaque semaine qui passe accentue le danger. La Direction des Antiquités doit parer au plus urgent. Mais cet urgent, à lui seul, eu égard à l'énormité de la tâche, pour être tenté, a besoin du concours financier de tous ceux qui veulent collaborer à la résistance : la résistance de l'humanité pensante et vibrante à la force destructive et aveugle de la nature et de ses éléments.

*
* *

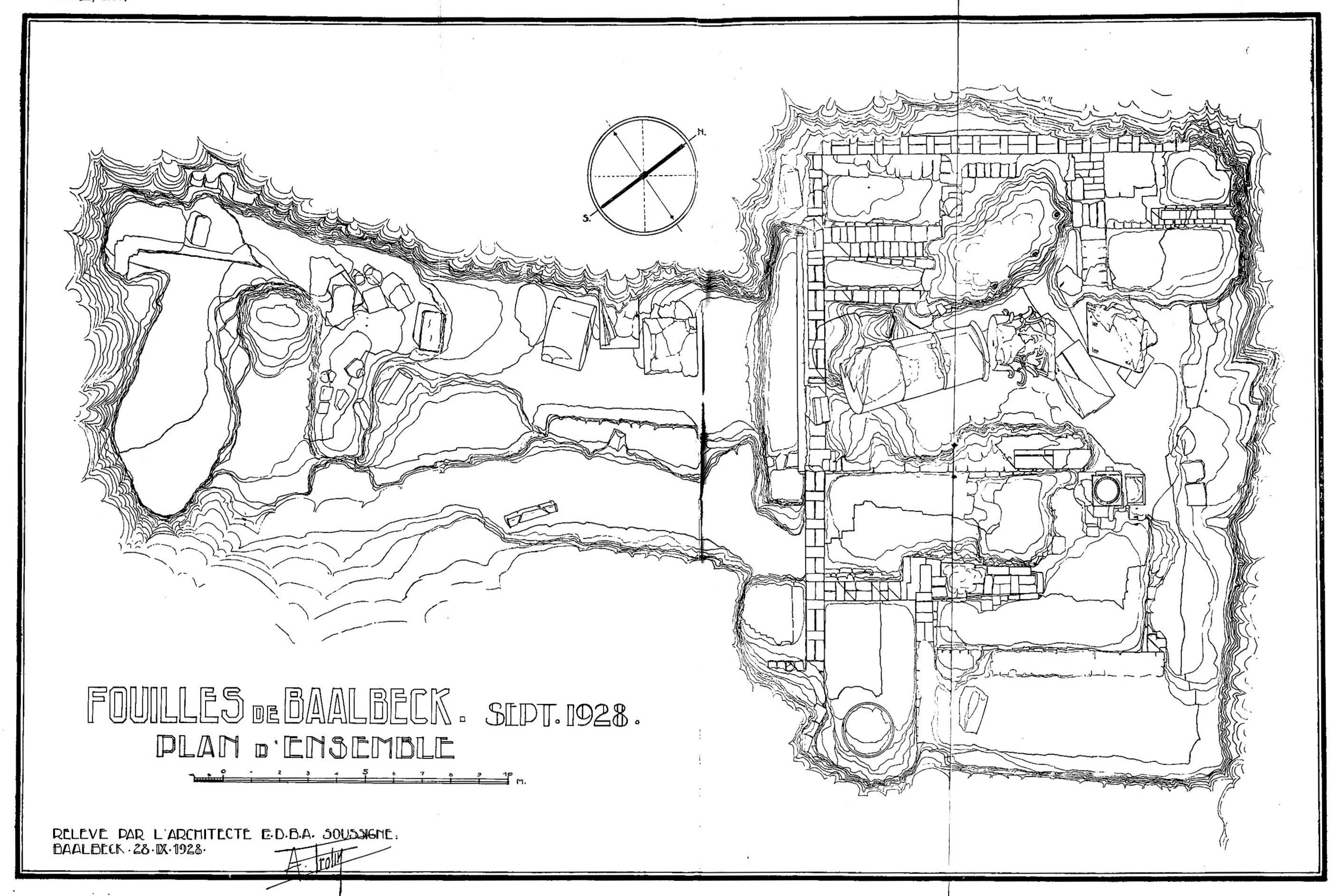
Le sondage commencé en 1927 à Ba'albek [1], dans le jardin de Mohamed Saïd, à 500 m. au Sud de l'Acropole, a été développé en 1928, à l'instigation de M. Charles Virolleaud, directeur du Service des Antiquités. M. André Trotin, ancien élève de l'École des Beaux-Arts, soldat à l'Armée du Levant et détaché au Service des Antiquités de Syrie, s'occupa de lever les plans de la fouille, et ses travaux, comme on en peut juger, furent exécutés avec autant de précision que d'élégance [2] (pl. XVII). Comme l'an passé, une forte équipe militaire [3] vint renforcer nos travailleurs civils et nous permit de pousser plus activement nos dernières recherches.

Celles-ci se heurtèrent aux difficultés déjà rencontrées en 1927. La zone fouillée se trouve dans un jardin privé, où les arbres sont denses et les cultures abondantes. Pour éviter des heurts trop violents avec les propriétaires, il faut opérer lentement et s'interdire parfois des élargissements qui s'imposeraient. Si nous ajoutons que nous avons travaillé entièrement au couffin et

(1) *Syria*, IX, p. 97; *C. R. A.*, 1927, p. 285.

(2) M. Trotin avait auparavant fait un relevé complet des plans de Byblos.

(3) Qu'il nous soit permis, à ce propos, de remercier M. le colonel Blin, chef d'Etat-Major des troupes du Levant ; M. le chef de bataillon Kraetzert, commandant le 8e bataillon du 1er régiment étranger, pour leur extrême obligeance et leur précieux concours. Nous ne saurions non plus oublier l'aide que nous apportèrent bien souvent quelques habitants de Ba'albek : le R. P. Michel Peyrton, MM. Michel Alouf, conservateur des ruines, et Fouad Alouf.


N.
S.
FOUILLES DE BAALBECK. SEPT. 1928.
PLAN D'ENSEMBLE
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 M.
RELEVE PAR L'ARCHITECTE E.D.B.A. SOUSSIGNE:
BAALBECK · 28 · IX · 1928 ·

à la brouette, on comprendra facilement de quelles complications s'alourdissent les recherches. Ceci dit, les résultats de la deuxième campagne confirment absolument nos présomptions de l'an passé : il y a dans le jardin, appelé maintenant de la « grande colonne », un ou plusieurs édifices jusqu'ici insoupçonnés [1], et qui, en presque totalité, sont encore enfouis.

Le travail a tendu, tout d'abord, à dégager entièrement l'immense colonne repérée en 1927 (pl. XVIII). Le déblaiement est désormais complet et il est possible d'étudier sérieusement les éléments de l'ordre architectural employé. Nous avons retrouvé intacts la frise, l'architrave, le chapiteau, six tambours en deux groupes de trois, puis, beaucoup plus loin, les restes de la base et du soubassement.

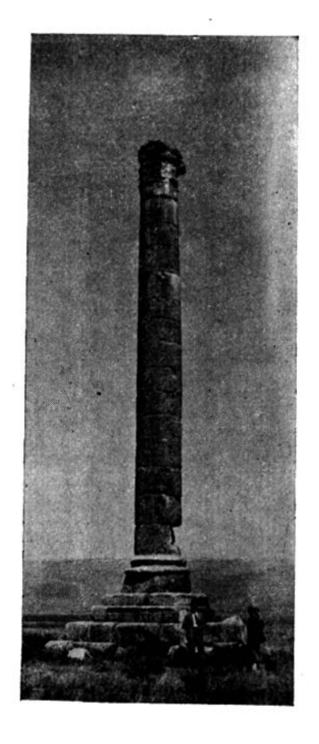



Fig. 1. — Colonne de Ya'at.


Fig. 2. — Colonne de Pompée (Alexandrie).

L'étude attentive de la frise, impossible avant cette année, faute d'un dégagement complet, a permis d'arriver à des conclusions particulièrement importantes (pl. XVIII, 4 et fig. 3). Les scellements disparates et irrégulièrement disposés, retrouvés sur sa face supérieure, réclament à peu près sûrement un groupe statuaire. Ceci est encore confirmé par une légère rainure coudée, qui facilitait la coulée du plomb. Il y a plus, et ceci mérite un examen attentif : le derrière de la frise, moulurée sur ses quatre côtés, présente lui-même des scellements,

[1] L'expédition allemande de 1901-1904 fit à Ba'albek surtout du déblayement. Quoi qu'il en soit, les vestiges minimes, alors apparents, lui échappèrent complètement. Avec le recul du temps, il y a quelque intérêt à relire ce qu'écrivait M. Perdrizet en 1901 (*Revue des Études anciennes*, 1901, p. 225).

une face grossièrement aplanie et une forte saillie. Trois caractéristiques qui autorisent à plusieurs conclusions : 1° A cause des scellements, l'ensemble s'accrochait à quelque chose formant appui (sans doute une muraille).

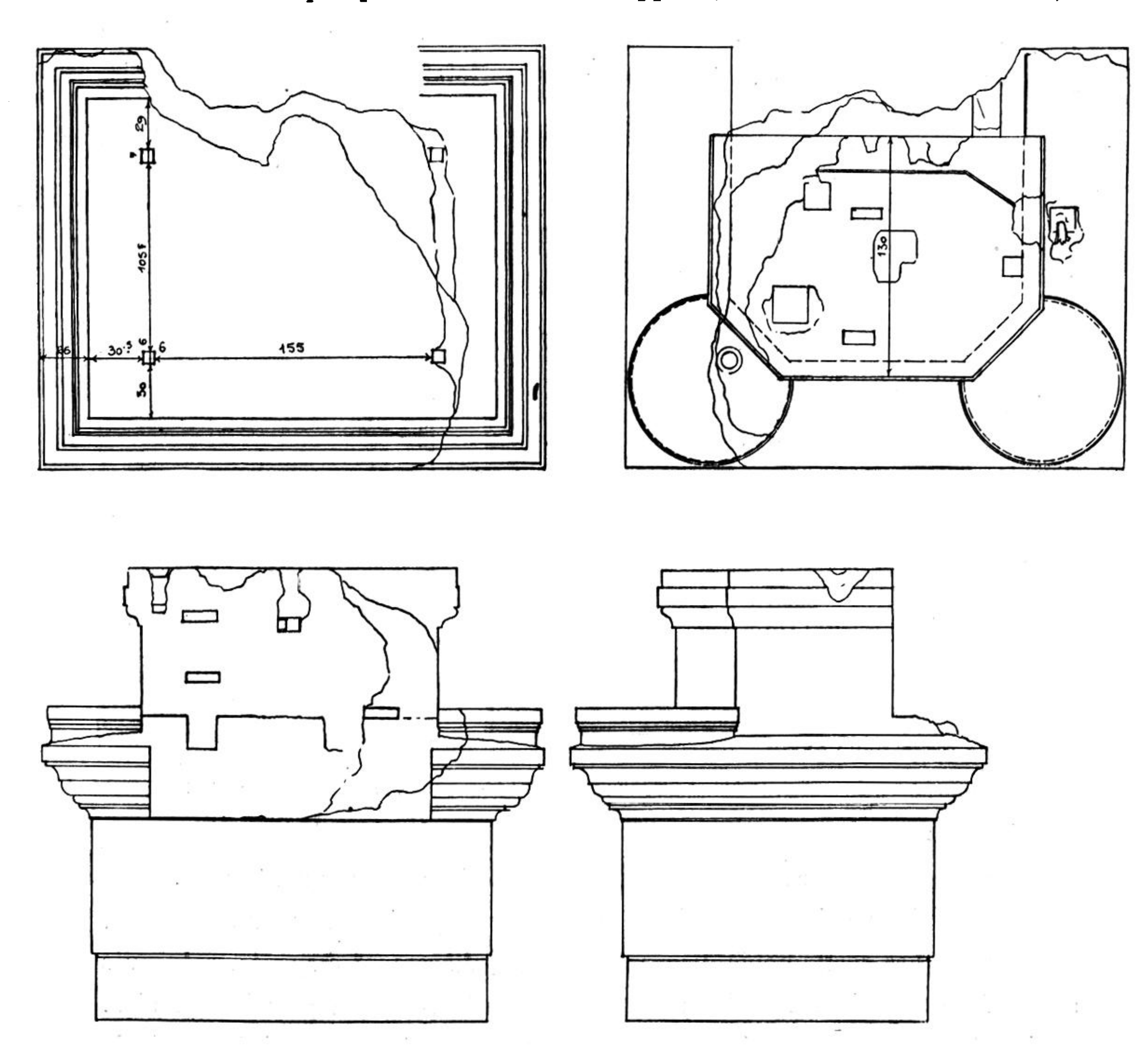
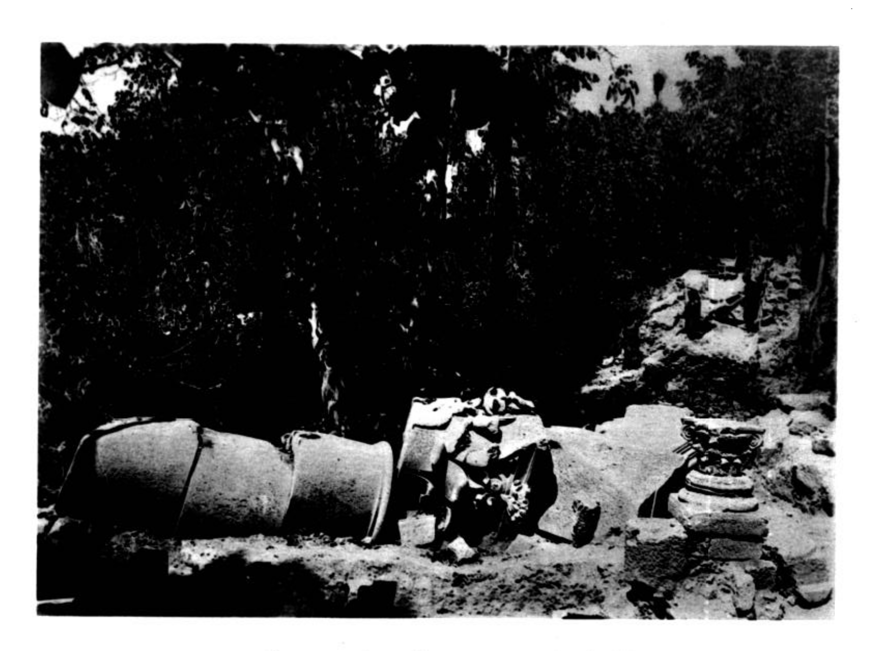


Fig. 3. — Détails des scellements de la frise. Voir pl. XVIII.

2° La face postérieure de la frise étant invisible, n'avait donc pas besoin d'être lissée aussi soigneusement que la face antérieure ou les côtés, eux visibles et parfaitement polis. 3° La saillie détachait la frise, et, partant, la colonne, qui était par conséquent absolument dégagée. Il s'ensuit donc que la colonne



La grande colonne, vue du S.-E.



Le chapiteau.



La grande colonne, autre vue.



L'entablement, frise et scellement, arcbitrave, chapiteau.

FOUILLES DE BA'ALBEK, 1928.

n'est pas et n'était pas isolée. Au début de la fouille, nous songions en effet à la colonne dite « de Pompée » à Alexandrie, ou à celle toute proche, de Ya'at dans la Beqa'a [(1)]. Colonnes toutes deux isolées et se composant uniquement d'une base, d'un fût et d'un chapiteau (fig. 1 et 2).

Deux voyageurs du XVIIIe siècle signalent à Ba'albek même, une colonne isolée. En 1705, le sieur Poullard, vice-consul de France à Tripoli, écrit au Comte de Ponchartrain [(2)]. « Au Sud, sur une petite montagne, attenant les murailles [(3)] de la ville qui subsistent encore, il y a une colonne que j'ai tâché de copier de mon mieux... C'était par où les bonnes eaux montaient et descendaient ensuite pour se communiquer au Château [(4)]. Il y a 18 pierres dans le fût; sur la 4e on remarque une guirlande de fleurs et il y a sur l'entablement un réservoir pour les eaux [(5)]. »

Un peu plus tard, le Dijonnais Tourtechot, dit Granger, qui se trouvait à Ba'albek en 1734, parlait lui aussi d'une colonne « située dans l'endroit le plus éminent de la ville. Elle a 40 pieds de haut y compris sa base et son chapiteau et même un piédestal dont la colonne est surmontée et qui pouvait porter autrefois une statue. Le fût de cette colonne est composé de 3 pièces d'une pierre ordinaire » et, ajoutait le voyageur, « je ne lui ai trouvé que 6 pieds de circonférence [(6)] ».

Ces deux relations semblent pouvoir s'accorder et nous croyons qu'elles signalent l'une et l'autre un même monument. Celle de Poullard atteste certainement la colonne qui se trouvait sur la colline du cheikh Abdallah, à l'arri-

(1) La tradition chrétienne en attribue la construction à sainte Hélène. Il est plus probable qu'il s'agit là d'un monument commémoratif de quelque bataille (ALOUF, *Histoire de Baalbek* [5], 1928, p. 18) ou mieux un monument funéraire. Même signification pour Kamoû'at el-Hirmil (cf. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 118).

(2) Le texte dans *Revue des Études anciennes*, 1901, p. 233 sq. (PERDRIZET).

(3) Il s'agit de l'enceinte arabe. Le croquis panoramique de Wood est particulièrement net (WOOD, *Les ruines de Baalbek, autrement dite Héliopolis dans la Cœlosyrie*, Londres, 1757. Tab. II).

(4) La Qal'a, l'ensemble des Temples de Jupiter et d'Atargatis.

(5) Par erreur, M. PERDRIZET (*Revue des Études anciennes*, 1901, p. 235) identifiait cette colonne avec celle de Ya'at. Celle-ci a 15 « pierres dans le fût » et non 18, et surtout, elle n'est ni à Ba'albek ni sur une petite montagne.

(6) Le texte dans *Revue des Études anciennes*, 1901, p. 246. Ces données ne peuvent s'appliquer en aucune façon à la colonne que nous avons dégagée, surtout quant aux dimensions. Seul, le « piédestal dont la colonne est surmontée et qui pouvait porter autrefois une statue » conviendrait.

vée de l'aqueduc amenant à Ba'albek les eaux de la source du Ledjoudj [1].

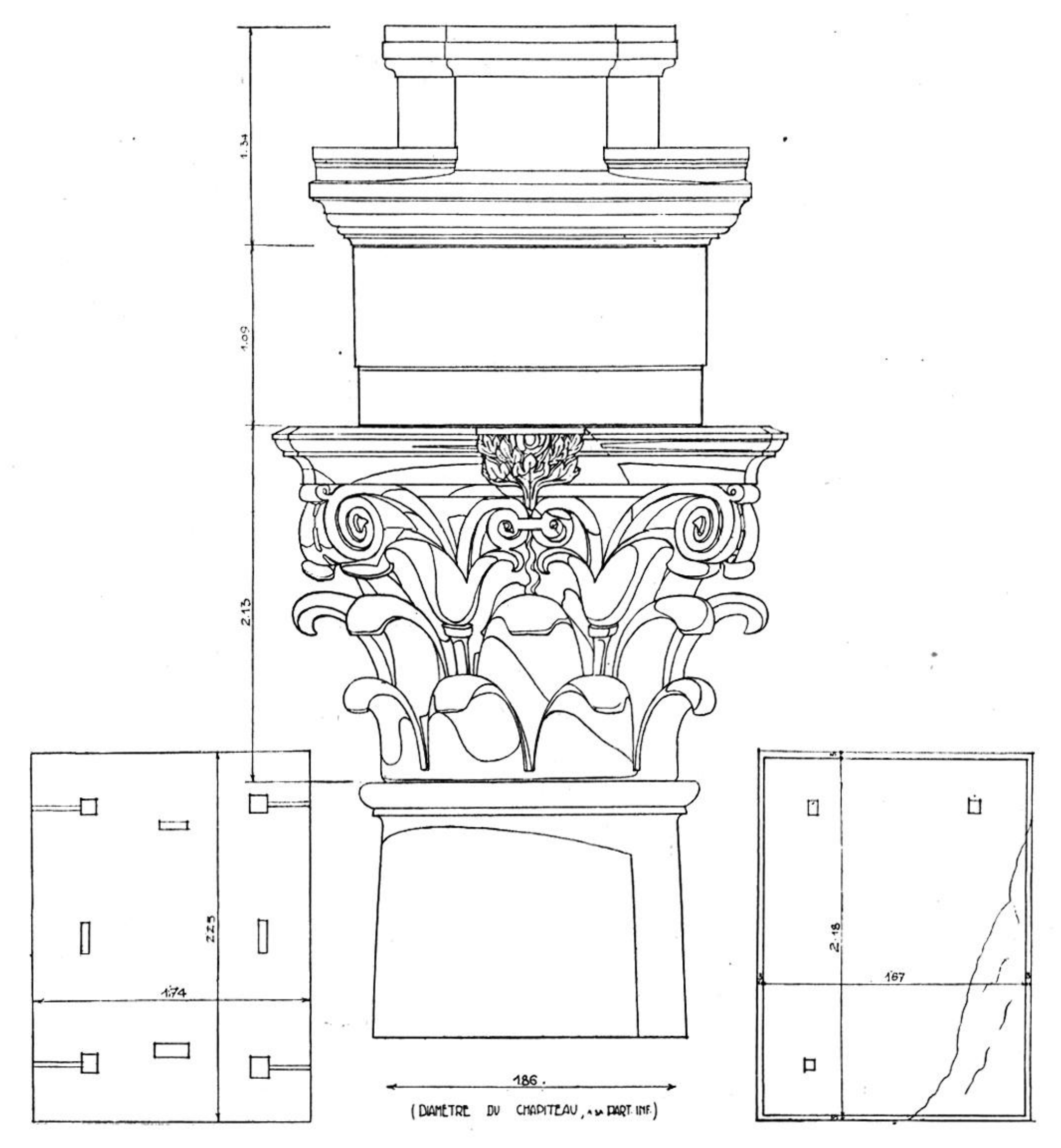
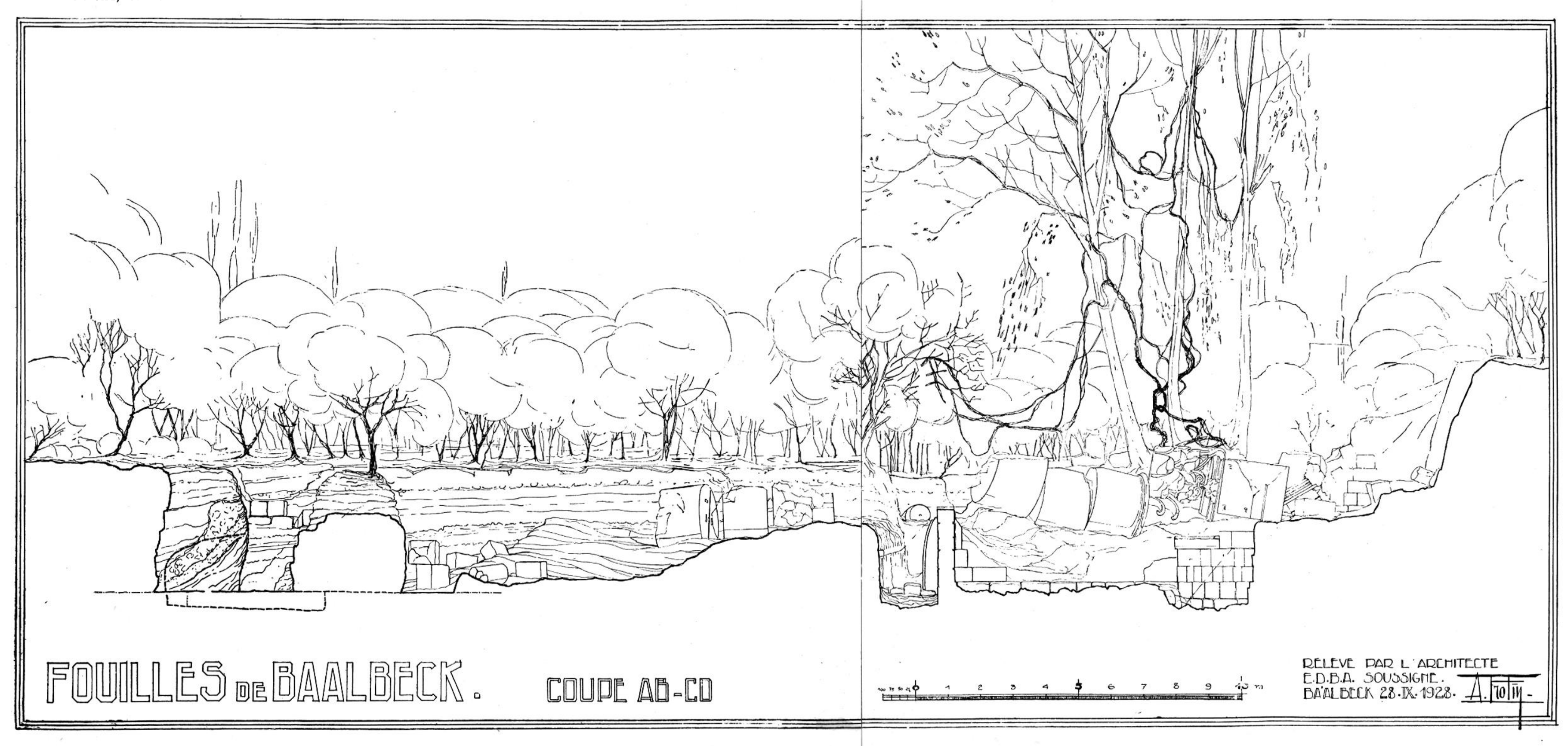


Fig. 4. — Détails.

Celle de Granger diffère par le nombre des pierres dans le fût et, de même, le Dijonnais a pris pour un « piédestal » ce qui n'était qu'un bassin. De ces di-

[1] Alouf, *op. cit.*, p. 11. La colonne n'est détruite que depuis une soixantaine d'années. En 1757, Wood l'a vue et l'a reproduite dans son croquis (Wood, *op. cit.*, Tab. II, lettre G). Le commentaire qu'il nous en donne, nous apprend qu'elle était de style dorique, que sa « *tige* » consistait en plusieurs pièces et qu'elle était seule sur une éminence au S.-O. de la ville. Erreur de Wood, ou coquille typographique, c'est *S.-E.* qu'il faut lire. M. Dus-


FOUILLES DE BAALBECK.
COUPE AB-CD
RELEVÉ PAR L'ARCHITECTE
E.D.B.A. SOUSSIGNÉ.
BA'ALBECK 28-IX-1928.

vergences, en somme minimes, on ne saurait, croyons-nous, conclure à l'existence de deux colonnes sur « l'endroit le plus éminent de la ville ». Quoi qu'il en soit, tous ces renseignements qu'il nous fallait signaler, ne nous sont donc d'aucune utilité puisqu'il s'agit d'un tout autre monument que celui que nous déblayons.

La colonne, maintenant complètement dégagée, n'est et n'était certainement pas la seule. Elle appartenait à un ensemble imposant [1]. Monument formidable, que celui qui a des colonnes de cette taille et pouvant atteindre sans l'entablement à plus de 21 m. Le module étant sensiblement de 1 m. 09, et l'ordre employé réclamant 20 modules [2] (base, colonne, chapiteau), on arrive en effet à 21 m. 80. Six tambours ont été retrouvés. Il en manque certainement au moins cinq autres. Indépendamment des données du calcul, les innombrables fragments des tambours massacrés le confirment encore, qui furent trouvés dans le même alignement. Les indigènes, en quête de pierre, sont assurément responsables de ces destructions (pl. XIX).

Quant à l'entablement, sans corniche, il lui manque plus de trois mètres pour avoir les dimensions réglementaires (fig. 4). En effet, si l'on compte cinq modules [3], soit 5 m. 45 (1,09 × 5), l'architrave et la frise ayant à elles deux 2 m. 43, il manque exactement 3 m. 02. C'est la hauteur que nous donnerions sensiblement au groupe statuaire que nous supposons, et qui nous semble s'imposer, après l'examen de la face supérieure de la frise et de ses scellements. L'essai de restitution proposé par M. Trotin (fig. 4 *bis*) est tout entier appuyé sur des données précises. Si, par exemple, encadrant le groupe équestre [4] qui domine l'ensemble, deux statues, de femme ou d'homme peu importe, ont été placées, c'est que la frise présentait, encadrant le dé de sa face antérieure, deux socles circulaires (fig. 3) avec des scellements auxquels

saud nous a signalé une autre relation, celle de Maundrell (*Voyage d'Alep à Jérusalem à Pâques en l'année 1697, par* Henri Maundrell, *maître ès Arts, membre du Colege d'Exeter et chapelain de la Facture anglaise d'Alep, MDCCV*). Le récit de ce voyage, antérieur à ceux de Poullard et de Granger, signale aussi cette colonne des eaux (p. 232) indiquée très nettement sur un croquis panoramique (p. 65).

[1] Le verdict archéologique l'atteste et nous apporterons plus loin un document précis, qui le confirme sans appel. Nous devons auparavant poursuivre l'exposé des trouvailles.

[2] Nous nous en référons à Vignole; cf. Cagnat et Chapot, *Manuel d'archéologie romaine*, I, p. 40.

[3] Cagnat et Chapot, *op. cit.*, I, p. 40.

[4] Nous le restituons en nous fondant sur l'étude de la face supérieure de la frise et en tenant compte des proportions de l'ordre.

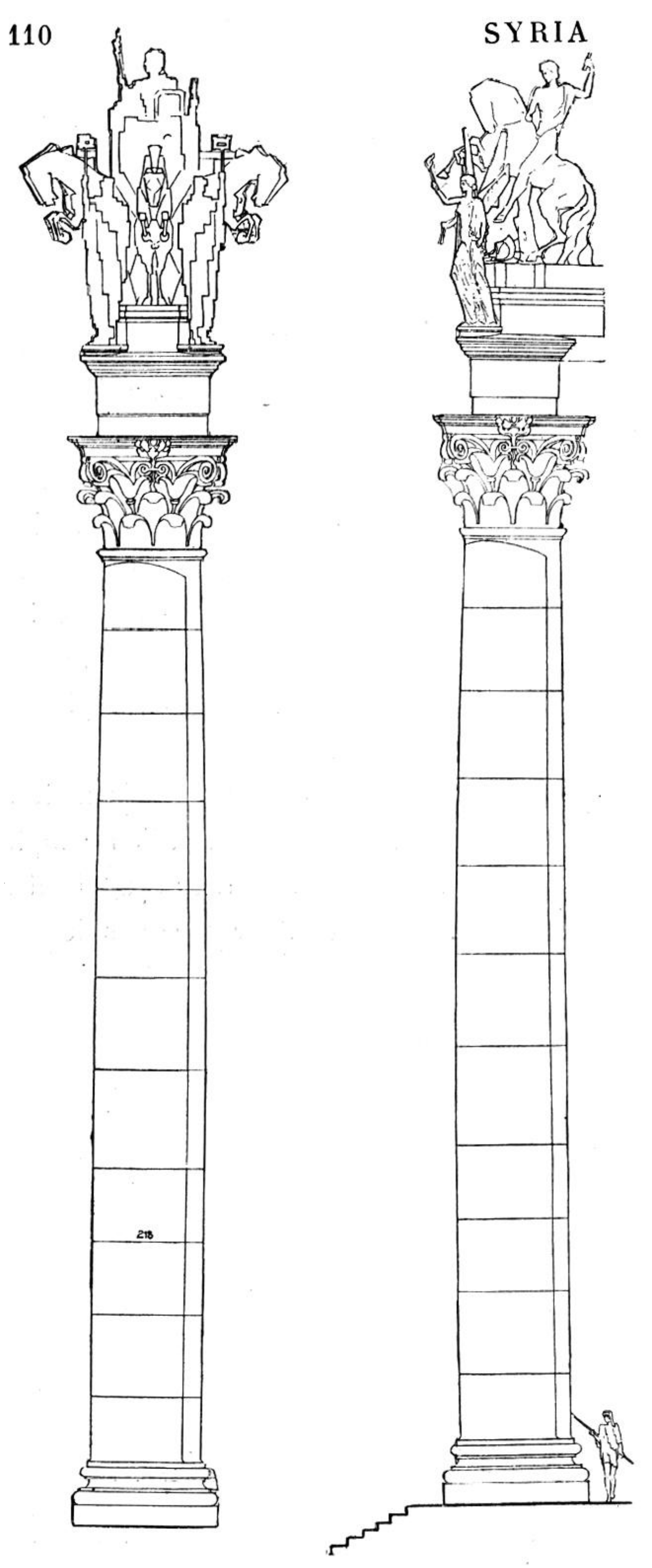


Fig. 4 *bis*. — Essai de reconstitution par M. Trotin.

le plomb adhérait encore. La colonne supportait donc tout un ensemble décoratif et l'on peut se demander ce qu'il en est advenu. Il a dû être projeté beaucoup plus au nord, et notre fouille ne s'est pas étendue suffisamment dans cette direction pour avoir eu quelque chance de le retrouver. D'ailleurs n'a-t-il pas été victime du vandalisme arabe, parachevant les dégâts occasionnés par la violence de la chute ? On ne saurait l'affirmer à priori, puisque, l'an passé, nous avons trouvé, à proximité, une tête de faune, en haut relief, quasi intacte[1].

Le soubassement de la colonne a été retrouvé. Sensiblement dans l'alignement des derniers tambours, nous avons dégagé plusieurs gros

[1] *Syria*, IX, pl. XXXVIII. Le bas du nez, une petite partie de la moustache furent restaurés, pour la photographie, par M. Martinet, mouleur du Musée de Beyrouth. Cette tête l'emporte de beaucoup, tant par la facture que par l'expression, sur celle signalée par M. Virolleaud, et provenant peut-être de Beyrouth (cf. *Syria*, V, p. 119, pl. XXX, 1).

blocs, mais disjoints, et qui constituaient certainement les assises supportant la base. Assises reposant sur le roc aplani et soigneusement lissé, au point que nous ne savons pas encore s'il s'agit du « rocher » ou d'une « pierre » analogue comme dimensions à celles bien connues de « la Carrière » ou du « Trilithon ». Sur près de 80 m² (8,60 × 9,20) de surface fouillée, il en est ainsi [1].

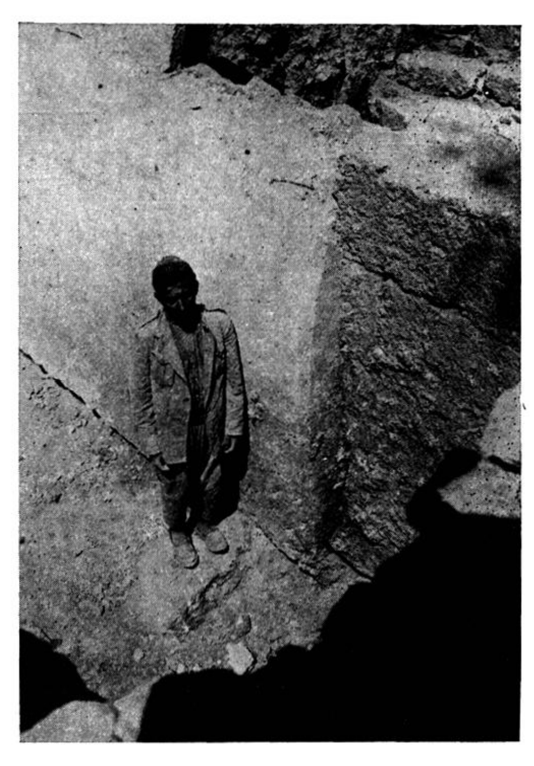


Fig. 5. — Détail de la chute d'eau.

Ajoutons qu'à une quarantaine de mètres au Sud, un sondage dont M. Trotin a surveillé l'achèvement, a révélé de nouveaux éléments (dallage, mosaïques) qui, avec deux colonnes de granit rose, repérées l'avant-dernier jour du travail, semblent indiquer que le monument s'étend encore vers le Sud et vers l'Ouest.

La grande colonne a donc été projetée à l'extérieur d'un édifice à chercher plus au Sud. Elle s'est effondrée sur un ensemble de constructions que nous avons déblayées et qui apparaissent d'une époque bien postérieure. Les arbres, très nombreux dans cette région, les éboulements qu'il nous fallait éviter de part et d'autre de la colonne écroulée, entravèrent un dégagement que nous aurions voulu plus large. Une série de pièces oblongues sont fermées au Sud par un mur bien conservé et soigneusement appareillé. Sur près de huit mètres, ce mur est revêtu extérieurement d'un stuc [2] particulièrement bien lissé et infléchi à sa partie supérieure, comme pour amorcer une chute d'eau (fig. 5) [3]. L'eau était amenée dans ce qui pouvait être des bassins, par une tuyauterie de genres divers [4] : canaux maçonnés,

[1] Le terrain n'étant pas exproprié, cette zone fut remblayée à la fin de la campagne.

[2] Cagnat, *op. cit.*, I, p. 30 sq. ; Vitruve, *De Arch.*, VII, 3.

[3] Longueur 7 m. 95 ; Hauteur 2 m. 20.

[4] Ces diverses canalisations sont signalées dans Vitruve, *op. cit.*, VIII, 6 ; cf. Cagnat, *op. cit.*, I, p. 94.

tuyaux de poterie, tuyaux de plomb, malheureusement sans inscriptions[1].

En essayant de retrouver l'agencement primitif de cet ensemble, sous un fatras de matériaux réemployés et présentant la marque évidente de remaniements postérieurs et successifs, nous avons recueilli divers objets intéressants : fragment de mortier en brèche, avec ornementation au trait; coupe et plat en bronze, mais en déplorable état (fig. 6). Deux fragments de statuettes : l'un (h. 0,085), en belle brèche blanche, soigneusement polie, qui est un bas de buste et l'attache de la hanche droite; l'autre en même matière et d'une hauteur de 0 m. 10 : dans un cadre en légère saillie, se détache un personnage (torse, épaule droite, bras droit levé) vêtu de la toge agrafée sur l'épaule par une fibule ronde. Malgré la mutilation de la main, on peut songer à un personnage qui adore et lève sa main. La statuette était plaquée d'or. Plusieurs traces sont encore très nettes, sur l'épaule et le bras (pl. XV, 2). Ces fragments appartiennent sans nul doute à des ex-voto.



Fig. 6. — Coupe de bronze.

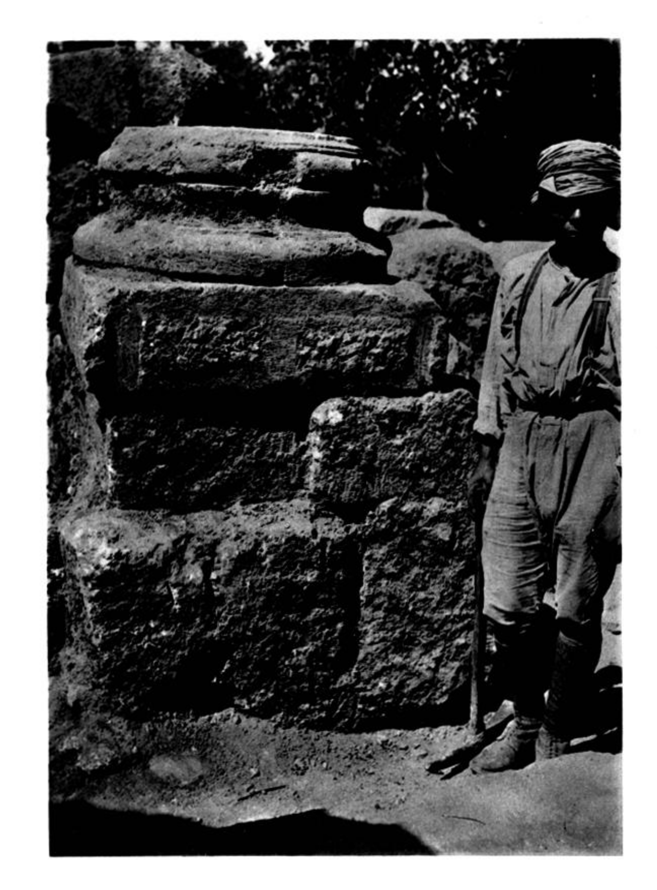
Enfin, notons aussi un superbe chapiteau composite (fig. 7), qui correspondrait peut-être à la petite base trouvée précédemment [2]. Il est à deux rangs de feuilles d'acanthe, d'où sort une corbeille ceinturée de perles et d'oves. Les quatre volutes s'enroulent avec une grande délicatesse et tout l'ensemble est d'une réalisation et d'une technique parfaites. Ce chapiteau est certainement l'un des plus beaux de tous ceux de l'ordre composite retrouvés à Ba'albek. La colonne devait être, elle aussi, d'une belle harmonie. Les tambours gisaient épars et en assez piètre état. Quant à la base (h. 0 m. 69), elle n'a jamais été terminée. En effet, la plinthe porte encore les bourrelets qui garantissaient les arêtes, avant et pendant la mise en place (pl. XX, 3). Il est très probable qu'il en fut de même pour la grande colonne, qui, finie, aurait dû être can-

(1) Pour l'intérêt des inscriptions sur conduites d'eau, cf. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, p. 338.

(2) *Syria*, IX, pl. XXXVII, 4. Dimensions du chapiteau : hauteur 0 m. 66; diamètre 0 m. 55; grande diagonale 1 m. 07.



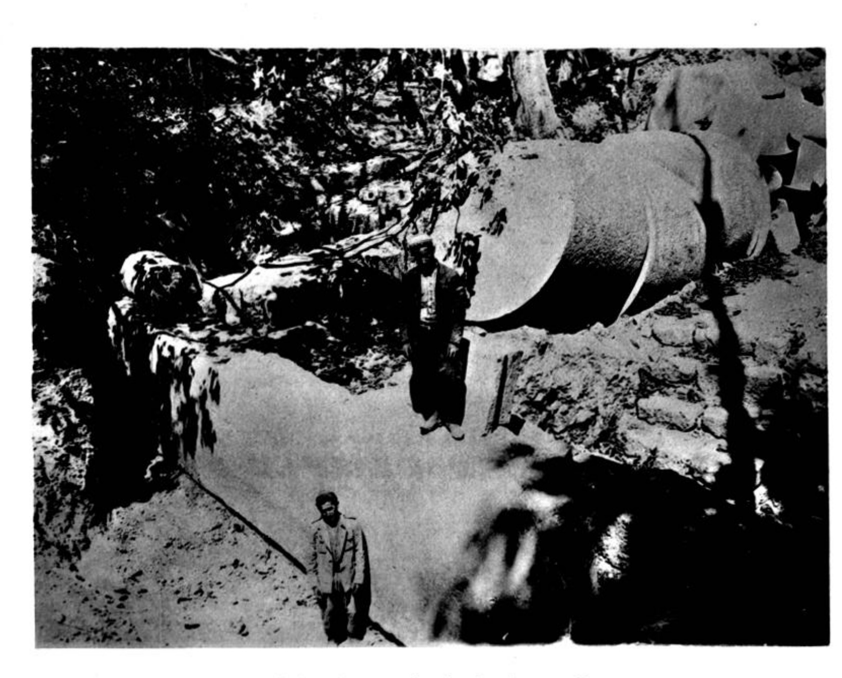
Le chapiteau composite.



Base.



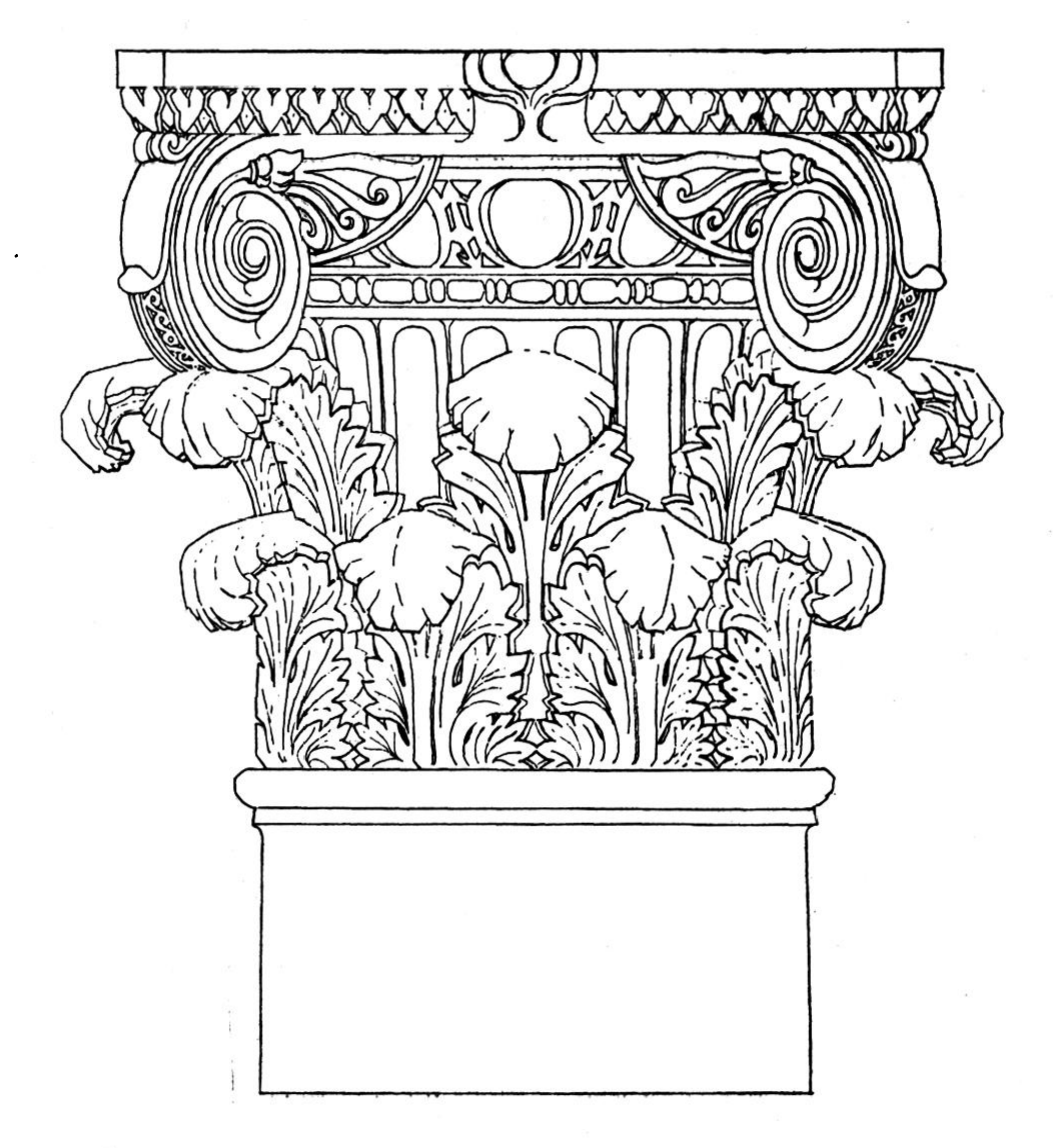
Fragment de statuette votive.



Rebord du déversoir de la chute d'eau.

FOUILLES DE BA'ALBEK 1928, DÉTAILS.

nelée [1], le chapiteau à acanthe frisée et non pas molle. Manque de temps



CHAPITEAU VU DE FACE.

Fig. 7.

sans doute, comme dans l'enceinte des grands sanctuaires. L'œuvre était

(1) De même, les grandes colonnes du Temple de Jupiter qui n'ont pas été achevées puisqu'elles ne sont pas cannelées.

trop immense et les forces humaines limitées. Il était de règle, d'ailleurs, qu'on mettait en place, on achevait ensuite.

La grande colonne de Ba'albek, inachevée, appartenait pourtant à un édifice complet. La campagne de 1928 l'atteste indubitablement, mais un document inestimable le confirme encore. Ce document, le croquis panoramique de Wood, nous l'apporte avec évidence [1] (fig. 8). En 1751, le voyageur anglais voyait entre le Santon de Kholat (A) [2] et le rempart arabe (C), des ruines importantes, qu'il dessinait soigneusement (B), mais sans en donner aucun commentaire [3]. Et pourtant, son croquis est très net et détaille avec une grande précision les vestiges apparents du monument mutilé. Un grand portail, avec quatre colonnes engagées — deux de chaque côté de la baie — mais dont il ne reste que la base et probablement le premier tambour, adossées à une muraille s'élevant à la même hauteur et qui apparaît en excellent état. Au pied droit Ouest [4], viennent se raccrocher perpendiculairement, les arasements d'une muraille dont il subsiste les deux premières assises et quelquefois des blocs de la troisième. A noter encore, que, vers la gauche, cet alignement présente un décrochement [5] et que le soubassement se prolonge quelque peu après. Le pied droit Est, d'une conservation quasi identique, est précédé de deux blocs disjoints et entouré de fragments architecturaux divers, où l'on reconnaît au moins deux tambours, débris épars, appartenant au même ensemble monumental. Le chemin passe entre les deux pieds-droits et, en serpentant, rejoint la porte Sud du rempart arabe (fig. 8, C).

(1) En 1927, lors de la rédaction de notre premier article (*Syria*, IX, p. 100), éloigné de toute bibliothèque, nous n'avions eu à notre disposition qu'une minuscule réduction du croquis de Wood. Aidé de la loupe, nous n'avions rien pu distinguer dans les ruines signalées. L'examen du document lui-même (janvier 1929) est venu appuyer péremptoirement des possibilités, devenues pour nous, après la 2e campagne, des certitudes. Le croquis panoramique de Maundrell (*op. cit.*, p. 65) ne s'étend pas aussi loin vers le Sud. Du « Prospect de Balbecq » (p. 227), pris du N.-O., il n'y a rien à tirer pour ce qui nous occupe.

(2) Le Santon existe encore aujourd'hui, au bord de la route moderne, un peu avant d'arriver au Grand New-Hôtel.

(3) Wood, *op. cit.*, Tab. II. Dans le commentaire (p. 17, 18) qui accompagne cette planche, Wood s'attache surtout aux Temples (notre fig. 8, D et E) aux remparts, à la fameuse colonne du Cheikh Abdallah. Pas une seule allusion aux ruines qui nous intéressent.

(4) Nous étudions d'abord le croquis, l'interprétation du monument viendra ensuite.

(5) Décrochement, colonne engagée, tambour adossé, il est difficile d'être affirmatif. Nous croyons pourtant qu'il s'agit là de quelque réemploi, signalé consciencieusement par Wood.

Il est donc désormais prouvé que le jardin Mohamed Saïd où nous travaillons, et qui répond exactement à l'emplacement défini par Wood, recèle des ruines immenses — celles détaillées par le croquis panoramique — dont nous avons retrouvé l'une des colonnes. Celle-ci devait être certainement enfouie en 1751, car Wood l'aurait évidemment signalée. Pouvons-nous identifier avec certitude le monument qui vient d'être repéré ? Les documents actuelle-

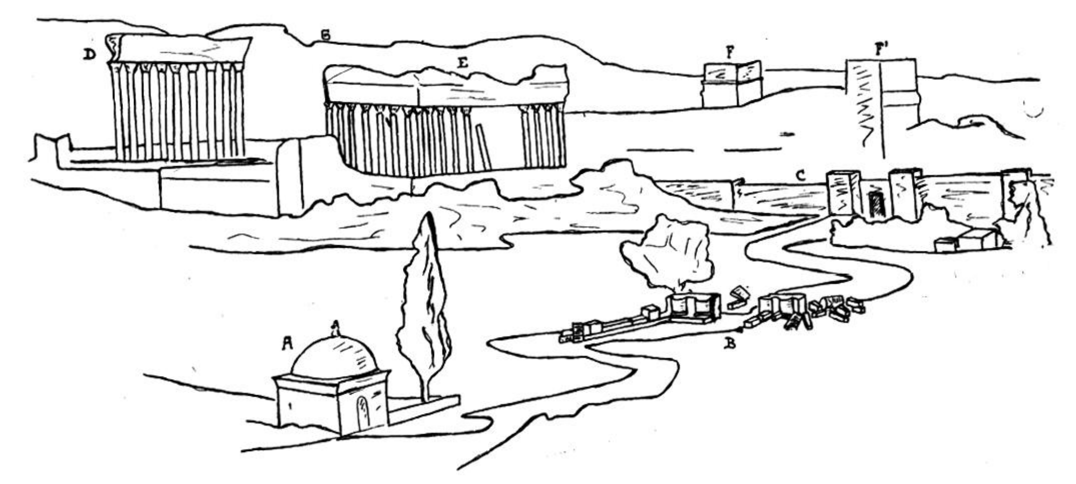


Fig. 8. — Croquis panoramique de Wood.

ment dégagés devraient nous y aider, puisque, pour les éclairer, nous avons un précieux dessin. Les difficultés ne font pourtant pas défaut. A première vue, le croquis figurerait en cet endroit, les vestiges d'une porte triomphale, avec, en façade (celle-ci orientée au Sud), quatre colonnes engagées. Une double objection se présente immédiatement. Comment, dans l'hypothèse d'un arc de triomphe, expliquer cet alignement de muraille, raccroché perpendiculairement à l'angle Ouest du pied-droit ? Que faire de la colonne, dégagée celle-là, et que nous avons retrouvée, effondrée vers le Nord-Est ? Le même monument peut-il avoir sa façade extérieure ornée de colonnes engagées et sa façade intérieure, celle regardant la ville, décorée de colonnes dégagées, supportant un ensemble décoratif ? Avant l'examen du dessin de Wood, nous avions songé à cette hypothèse, d'une porte monumentale, dont nous aurions une des colonnes courantes. Ainsi, par exemple, dans l'Arc de Septime-Sévère à Rome [1], où les colonnes sont dégagées, placées sur des piédestaux saillants,

[1] Cagnat, *op. cit.*, I, p. 78, fig. 40. Autres exemples : Arc de Trajan à Timgad, d'Hadrien à Athènes, de Septime-Sévère à Haïdra.

l'entablement étant relié au corps du bâtiment par des décrochements de l'attique [1]. Tant pour la date [2] que pour le profil de l'ordre, nous aurions eu à Rome, bien des analogies avec ce que nous avons à Ba'albek, mais si l'on compare les dimensions, celles du monument de Ba'albek sont hors de proportion avec ce que nous connaissons par ailleurs. Aucune porte triomphale n'atteint à de telles dimensions, aucune n'a de colonnes de cette taille [3], aucune une portée aussi formidable. Et puis, dans le croquis de Wood, les piédestaux saillants n'existent pas, les colonnes sont engagées et, surtout, apparaissent nettement comme étant à l'intérieur d'un édifice.

L'hypothèse qui concilierait le croquis de Wood et le résultat des fouilles nous paraît dès lors s'imposer. Nous aurions retrouvé l'emplacement d'un édifice [4] — sans doute un temple — dont nous connaîtrions actuellement une des colonnes — colonne du pronaos — effondrée à l'extérieur et vers la ville. Nous aurions ici un temple [5] dont l'intérieur serait décoré de colonnes engagées. Ce sanctuaire aurait tenu le milieu entre le « Temple de Bacchus » (décoration intérieure avec colonnes cannelées) et le Temple de Niḥa [6] (colonnes

(1) Cagnat, *op. cit.*, I, p. 79.

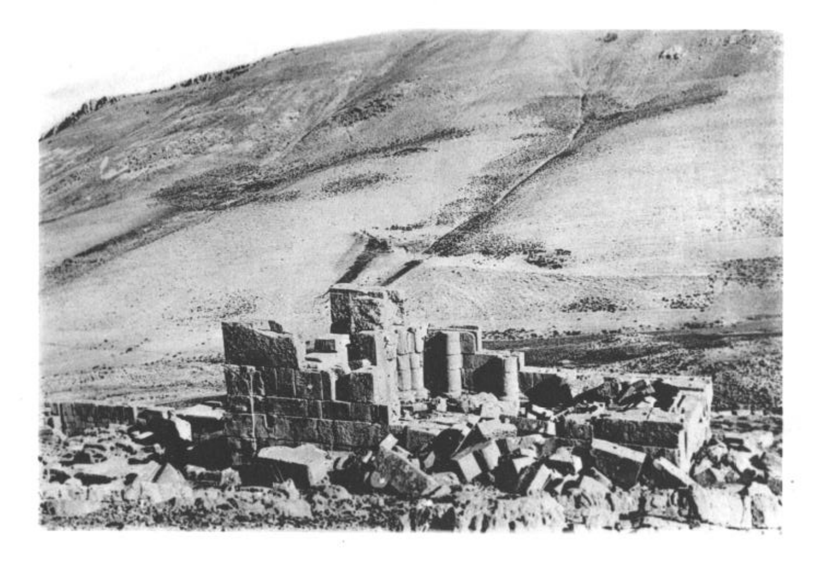
(2) Arc de Septime-Sévère à Rome, 203 ap. J.-C.

(3) Les colonnes de Rimini n'ont pas 10 m. La hauteur complète de l'arc de Titus, attique compris, est de 14 m. 41. L'arc de Constantin atteint à un peu plus de 20 m., mais la clef de portée de sa baie centrale ne s'élève qu'à 11 m. 40 ; cf. Guadet, *Dict. des Ant.*, I, p. 391.

(4) Maundrell (*op. cit.*, p. 233) écrit : « En passant à côté des murailles de la ville, nous observâmes plusieurs pierres, sur lesquelles il y avait des lettres et des noms romains. Mais tout cela était fort confus et il y en avait même plusieurs sens dessus dessous. » Cela s'appliquerait-il à notre monument ? On ne saurait le dire avec certitude.

(5) Temple *in antis* ou périptère, le croquis ne nous permet pas la précision. Les quatre colonnes engagées intérieurement en réclament au moins quatre, et dégagées, dans le pronaos.

(6) Il s'agit des ruines de Ḥosn Niḥa, à 4 kilomètres du village de ce nom, sur la pente orientale du Liban, au N.-O. de Zahlé. Le capitaine Mamiers, du Service des Renseignements de Ba'albek, nous accompagnait dans cette visite qui nous fut facilitée par le Mouktar de Niḥa. Le temple de Ḥosn Niḥa — qu'il ne faut pas confondre avec celui qui se trouve à la lisière Ouest du même village — est un temple *in antis*, avec colonnes engagées à l'intérieur, et de la même époque que ceux d'Héliopolis. Le village est très riche en antiquités. Entre autres, encastré dans un mur de clôture, un autel de Jupiter Héliopolitain, très mutilé, avec l'inscription de la *Virgo Dei Hadaranis*. Dans la maison d'un paysan, un buste de Séléné-Astarté, ronde bosse de belle facture : déesse dans le champ d'un large croissant, la tunique agrafée sur l'épaule gauche par l'étoile à six branches, coiffée d'un calathos radié (6 radiations intactes, 3 brisées mais restituables sans erreur) (cf. *L'autel de Tyr*, publié par Fr. Cumont, *Syria*, VIII, pl. XXXVIII, 3, et la Séléné-Artémis du bas-relief du Musée Calvet à Avignon, qui en serait une réduction frappante. Dussaud, *Notes de mythologie syrienne*, p. 35 et fig. 11).



Temple de Niha. Ensemble vu de l'O.



La façade, vue du N.-E.



Intérieur du Temple : le portail et les colonnes engagées.
(Vue de l'O.)



Intérieur : le portail (détail).

TEMPLE DE NIHA (LIBAN).

engagées, lisses) (pl. XXI). Malgré la mutilation et l'état ruiné de ce dernier sanctuaire, on y trouve de nombreux points de comparaison avec l'édifice que nous cherchons à identifier, en particulier pour l'intérieur du portail. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire que nous constations des ressemblances sur tous les points. Les architectes qui construisirent les deux temples de l'Acropole de Ba'albek et les deux temples de Niḥa, tout en usant de la même technique — celle de la même école — surent très bien ne pas se répéter. Au « Temple de Bacchus », les colonnes intérieures sont cannelées ; à Niḥa, elles sont lisses. L'intérieur du portail du premier est uniquement ornementé par le large pilastre qui masque l'escalier d'accès au soffite ; le portail du second est encadré par deux colonnes engagées. Le « Temple de Bacchus » est périptère; celui de Niḥa *in antis*. Le sanctuaire d'Héliopolis est plus luxueux, plus ouvragé. Celui de Niḥa est perdu dans la montagne et partant plus fruste. L'édifice que nous avons retrouvé à Ba'albek, et où nous percevons une inspiration et une facture identiques, nous apparaît nettement comme un intermédiaire entre les constructions de l'Acropole et celles de Niḥa.

La numismatique, remarquons-le ensuite, atteste à Ba'albek et pour l'époque romaine, l'existence d'un Temple, jusqu'ici inconnu et non localisé. L'expédition allemande, on le sait, s'appuyant sur une monnaie qui figure un Temple auquel on semble accéder par une sorte de rampe ou d'escalier [1], songeait à le situer sur la seule colline de Ba'albek, c'est-à-dire le Cheikh Abdallah, ce qui n'a jamais été établi avec certitude. Si l'on doit tenir le plus grand compte des représentations de la numismatique [2], il ne faut pas oublier non plus qu'elles sont forcément très schématiques [3] et qu'il faut se montrer très prudent dans leur interprétation [4]. Or, sur le Cheikh Abdallah il ne reste

[1] La monnaie est reproduite dans O. Puchstein, *Guide de Ba'albek*, 1906, p. 3, fig. 2, *c*. La localisation y est nuancée par un point d'interrogation. On trouvera tout un choix de monnaies dans Wroth, *Catalogue of the greek coins of Galatia, Cappadocia and Syria*, Londres, 1899, pl. XXVI. Interprétation de ces monnaies, p. LXXVII.

[2] Ainsi, la grande ouverture à dégagement semi-circulaire, classique en Syrie à l'époque romaine, est attestée par les monnaies. Ce qui concorde absolument avec les vestiges monumentaux encore existants (cf. Dussaud, *Syria*, III, p. 230 ; VIII, p. 121).

[3] Par exemple, la monnaie d'Abila de Lysanias ne reproduit que l'essentiel (*Syria*, III, p. 230).

[4] Les interprétations diffèrent souvent autrement que par des nuances. A propos du temple de Byblos et de la fameuse monnaie de Macrin, où M. Pillet voit une « toiture pyramidale » (*Syria*, VIII, p. 106), M. Dussaud

à peu près rien d'un sanctuaire présumé et il serait assez extraordinaire que ses fondations elles-mêmes, et cet escalier d'accès qui devait être particulièrement monumental, aient disparu sans laisser aucune trace. Le vandalisme a mutilé, détruit. Il a rarement anéanti et surtout des édifices de cette importance. D'ailleurs, ce que l'on prend pour une rampe ou un escalier ne saurait-il être autre chose et par exemple une voie [1], celle qui unissait, en se coudant, les deux temples de l'Acropole au troisième, actuellement à retrouver ? Ce qui apparaissait comme la représentation de degrés, serait ainsi l'indication linéaire et schématisée du dallage pavant la route romaine. Et, précisément, à mi-chemin entre les Temples et le jardin Mohamed Saïd, nous avons retrouvé à Bostan Handjar, de nombreuses dalles romaines réemployées qui conviendraient parfaitement. Si l'on admettait que cette monnaie doit se rapporter aux ruines que nous dégageons, en l'orientant [2], la voie qui conduirait de notre Temple aux deux autres devrait en effet se couder, et vers le Nord, pour rejoindre la Qal'a. La monnaie nous conserverait ainsi un renseignement topographique précis, et qui confirmerait encore notre hypothèse. Ce Temple, sensiblement plus petit que celui de Jupiter, périptère, était haussé sur un podium et précédé d'un escalier. Si aucun détail du dessin de Wood ne permet d'appuyer l'identification de l'édifice qu'il signale avec le sanctuaire de la monnaie, aucun détail ne l'infirme non plus. On ne saurait non plus trop préciser, toujours d'après la seule monnaie, le nombre des colonnes du pronaos ou des côtés longs [3]. Le graveur a voulu marquer avant tout que

reconnaît, plus justement, le bétyle consacré à la Ba'alat Gebal (*Syria*, VIII, p. 114).

(1) On peut se rendre compte que le numismate, quand il veut figurer des degrés, s'y prend tout autrement (dans Puchstein, *op.cit.*, p. 3, fig. 2, comparer par exemple en *a* les degrés de l'escalier du Temple de Jupiter et en *c* ce que nous interprétons comme une voie), ce qui nous conduirait peut-être à nuancer l'interprétation de la monnaie de Macrin et à apporter une légère distinction dans l'essai de restitution qu'on en a tenté. (Cf. Dussaud, *Syria*, VIII, p. 116, fig. 1 et 2). Où la restitution rétablit *deux* escaliers, nous verrions volontiers un *escalier*, par lequel on accédait à l'autel à encens, et une *voie* qui aboutirait au seuil très proéminent du grand portail du Temple. Ce qui accentue encore la notion du ḥaram.

(2) Si notre colonne s'est effondrée normalement à la façade, ce qui semble certain, le temple auquel elle appartiendrait serait orienté sensiblement S.-O.-N.-E. Il en est de même des ruines du croquis de Wood.

(3) D'après la numismatique, le Temple de Jupiter aurait eu huit colonnes en façade. En réalité, il était décastyle. Au lieu des dix-neuf colonnes qui décoraient ses longs côtés, la monnaie en signale tout au plus onze (ceci d'après l'examen des reproductions données

le Temple était dans un péribole bien délimité et qu'on y arrivait par une très longue voie. La représentation de la monnaie nous apporte d'autres précisions. Wroth, qui la commente [1], songe lui aussi à un Temple situé sur une éminence rocheuse (*rocky eminence*) couverte d'arbrisseaux (*covered with shrubs*); on y aurait accédé par un escalier (*staircase*). Dans le péribole du Temple, sont représentés un autel et un vase. Enfin, dans le champ de la monnaie et à gauche, un caducée. Tous ces détails portent. L'éminence rocheuse que l'on déduit uniquement de ce qu'on croit être un escalier — ce dont nous doutons précisément — reste une interprétation douteuse. Les arbres qui rappelleraient plutôt, croyons-nous, ceux des jardins de l'oasis, sont et furent sans doute bien rares sur l'éminence rocheuse du cheikh Abdallah! L'autel et le vase, symboles du sacrifice et des ablutions, sont ici de rigueur. Quant au caducée, il indique avec une évidente netteté que le sanctuaire est celui de Mercure. La monnaie que nous étudions pourrait donc fort bien se rapporter aux ruines que nous avons dégagées. Aurions-nous alors retrouvé le Temple de Mercure?

On est généralement d'accord actuellement pour admettre qu'à Ba'albek, on adorait à l'époque romaine la fameuse triade : Jupiter, Vénus, Mercure [2]. Les opinions diffèrent quand il s'agit de déterminer quelles divinités indigènes ces noms romains recouvraient certainement. Les identifications Jupiter-Hadad, Vénus-Atargatis, paraissent bien établies. Il en va tout autrement pour Mercure et ce dieu romain des routes et du commerce échappe jusqu'ici à tous les efforts de ceux qui voudraient lui trouver un répondant précis dans la mythologie syrienne. Certains [3] en ont même conclu qu'il était un pur article d'importation et qu'avant son arrivée à Héliopolis, le culte s'adressait uniquement à la dyade Hadad-Atargatis. C'est peut-être simplifier et supprimer

par PUCHSTEIN. Sur ce point, celles de WROTH différeraient quelque peu).

[1] WROTH, *op. cit.*, pl. XXXVI, Intr., p. LXXVII. Invoquant l'opinion de Donaldson, il hésite pourtant à identifier le Temple de cette monnaie avec le Temple actuellement dit « de Bacchus ».

[2] Pour le problème de la triade on consultera : PERDRIZET, *Revue des Études anciennes*, 1901, p. 258 sq.; I. LÉVY, *Revue des Études juives*, 1901, p. 184-195 ; CUMONT, *Musée Belge*, 1901, p. 149 ; DUSSAUD, *Notes de mythologie syrienne*, p. 23, 112-124 ; JALABERT, *Comptes rendus Acad.*, 1906, p. 97 sq.; *Mélanges de la Fac. de Saint-Joseph*, 1906, p. 175 sq.; CAGNAT, *Syria*, V, p. 108.

[3] JALABERT, *Comptes rendus Acad.*, 1906, p. 103; DUSSAUD, *op. cit.*, p. 27, admit d'abord cette idée, mais ensuite l'abandonna (*op. cit.*, p. 114).

trop facilement la difficulté. Même divergence d'opinions dans l'attribution des sanctuaires [1]. Le « grand Temple » est reconnu maintenant unanimement comme le sanctuaire de Jupiter-Hadad. Le « petit Temple », dans la suite des temps, changea bien souvent de propriétaires et les drogmans où les savants prononcèrent tour à tour et à son sujet les noms de Jupiter [2], Bacchus [3], Atargatis [4]. Tout récemment, M. Seyrig vient de déposséder Bacchus et Atargatis au profit de Mercure [5].

Il y a deux parties dans le développement de la thèse hardie et brillante de M. Seyrig : la première, qui se propose l'interprétation objective des documents architecturaux ou épigraphiques ; la deuxième, qui est un essai d'explication théologique des conclusions auxquelles on est arrivé et qui ne sont pas, en effet, sans réclamer le concours de la dogmatique pour apparaître plus vraisemblables. Et tout d'abord, les documents [6] : les deux Temples sont contigus, mais néanmoins séparés hermétiquement l'un de l'autre ; ils sont décorés de façon identique, à l'aide de motifs symboliques, attributs respectifs de Hadad-Jupiter (taureaux) et d'Atargatis-Vénus (tritons et lions). Dualité nette, unité non moins nette, contradiction flagrante que M. Seyrig signale avec force et qui est en effet d'importance. Or, le petit Temple présente dans ses parties essentielles uniquement des motifs dionysiaques. Logiquement, Puchstein y voyait l'argument irréfutable de son attribution à Dionysos lui-même. M. Seyrig qui ne l'admet pas, mais n'admet pas davantage la thèse de Thiersch, est bien obligé, puisqu'il reproche à bon nombre de commentateurs

(1) Deux, pour trois divinités. Le petit temple rond ou de la Tyché, est plutôt une chapelle qu'un véritable sanctuaire.

(2) Les voyageurs attribuaient généralement le grand Temple au Soleil et le « petit Temple » à Jupiter. Volney attribue les deux Temples au Soleil.

(3) Thèse de Puchstein ; cf. *Ba'albek*, herausgegeben von Th. Wiegand, 2, p. 85.

(4) Thiersch, *Zu den Tempeln und der Basilika von Ba'albek* (*Nachr. von der Gesellsch. der Wissensch. zu Göttingen*, Phil. Hist. Kl., 1925, p. 4-24).

(5) H. Seyrig, dans *Litteris, an international critical review of the Humanities*, décembre 1928, V. n° 3, p. 163-179. M. Perdrizet pensait qu'une partie du Temple était consacrée à Mercure (Cf. *C. R. A.*, 1901, p. 219 (*Revue des Et. anciennes*, 1901, p. 261). M. Seyrig annonce qu'un mémoire plus détaillé justifiera prochainement sa théorie. L'essentiel en ayant été dès à présent publié dans *Litteris*, nous nous permettons de l'examiner, d'autant plus que l'attribution de l'édifice-sanctuaire que nous avons repéré est fonction du problème des Temples de l'Acropole et y apporte un élément nouveau.

(6) Nous résumons la thèse de M. Seyrig en son fond et, autant que possible, en conservant sa forme nette et précise.

de « faire vraiment bon marché des symboles » (p. 177), de les expliquer et d'en tenir compte. Ainsi, la Ménade allaitant l'enfant (portail du Temple), rappelant « une des nourrices mystiques du petit Liknités » et un rite « particulier au côté mystique du culte dionysiaque ». M. Seyrig croit pouvoir en conclure qu'on « célébrait dans cet édifice, au temps des Antonins, un mystère dont le dieu devait être, comme Bacchus, un dieu enfant, un dieu naissant et grandissant (p. 169) ». Or, ce « pas de plus » que M. Seyrig fait et qu'il nous conseille de faire avec lui nous entraîne bien plus loin que nous n'y sommes autorisés par les seuls documents, dont logiquement nous devions tenir compte : ceux que nous fournissent, à Ba'albek, les temples de l'Acropole. Puisque dans la triade héliopolitaine, il nous faut accueillir « ce dieu enfant, ce dieu assimilé à Bacchus », comme il n'y a que deux Temples, Jupiter occupant de toute évidence le plus grand, Mercure s'abritera dans le petit. Et en effet, toujours d'après le savant helléniste, ce dieu assimilé à Dionysos est bien Mercure : les plombs trouvés dans le canal d'Aïn-Djoudj, le relief du Palatin confirment sa place dans la triade, mais surtout lui accordent un rôle solaire (ce qu'appuie encore l'inscription d'Abila de Lysanias et surtout l'aigle au caducée du soffite du petit Temple). Il y a plus : Mercure ne recouvrerait-il pas en définitive l'ancien dieu solaire Gennaios, adoré à Ba'albek et figuré sous les traits d'un lion[1] ? Du coup, voilà l'explication parfaite du symbolisme décoratif : taureaux (Jupiter-Hadad), tritons (Vénus-Atargatis), lions (Mercure-Gennaios). Ainsi, le Mercure Héliopolitain « n'est autre que Gennaios, dieu sémitique du soleil et — d'après d'autres plombs trouvés aussi dans le canal d'Aïn-Djoudj — l'équivalent du Shamash babylonien » (p. 172). « D'autre part, il était adoré sous l'empire romain comme le dieu d'un mystère, dont la doctrine se prêtait à un syncrétisme avec celle des mystères de Dionysos ». Mercure Héliopolitain, dieu solaire (ainsi s'expliquent les lions de la décoration, l'aigle au caducée du soffite) et en même temps dieu d'un mystère (voilà qui rend compte du symbolisme dionysiaque qui ornemente la porte monumentale et les reliefs de la base du saint des saints).

L'argumentation est séduisante. Est-ce à dire qu'elle soit absolument con-

(1) Mieux encore que le témoignage de *Damascius* (Migne, *Patrol. gr.*, t. CIII, 1292), les masques de lion de divers reliefs de Jupiter Héliopolitain en seraient une attestation précise (cf. Dussaud, *Notes*, p. 34, fig. 11, 12 ; p. 129, fig. 34).

vaincante ? Nous ne le croyons pas. De par la position qu'il adopte, M. Seyrig se devait d'interpréter rigoureusement tous les thèmes de la décoration, ce qui ne laisse pas d'être particulièrement embarrassant quand on veut sauvegarder une unité. Estimant que le temple est dédié à Mercure, il est obligé de tout lui rapporter, ce qui nous apparaît non seulement difficile, mais impossible. Le fameux relief du soffite a été bien souvent rapproché, et à juste titre, de celui de Bétocécé où il décore le portail du péribole du Temple. Ce qui n'a pas paru, que nous sachions, un argument suffisant pour que l'on attribuât à Mercure le sanctuaire de Ḥoṣn Souleimân. Sur ce point-là d'ailleurs, le raisonnement de M. Seyrig ne nous semble pas très rigoureux. « La présence de ce symbole (l'aigle au caducée), en une place aussi éminente, *dans un temple de Mercure* (1)... » (p. 170). Mais c'est précisément ce qu'il faut démontrer ! L'aigle psychopompe, encadré des deux génies, Phosphoros-Azizos et Hesperos-Monimos, est, à Ba'albek comme à Bétocécé, l'emblème de Jupiter-Hélios. Et loin de rester inexplicable dans un temple consacré à Atargatis (2), nous y voyons l'expression de l'union intime unissant Jupiter-Héliopolitain et sa déesse parèdre. Union que souligne encore, et avec insistance, la décoration de la frise des deux Temples où, sans se lasser, alternent protomes de lions et protomes de taureaux. C'est ainsi que nous expliquons aussi cet acrotère (aigle entre deux lions) qui pour M. Seyrig reste « inintelligible à qui donne les lions à Atargatis » (p. 171) et qui, croyons-nous, procède des mêmes concepts (3).

Quant à l'identification Mercure-Gennaios et l'équivalence Mercure-Shamash, elles nous apparaissent toutes deux extrêmement hardies et probablement peu fondées. Gennaios est un dieu solaire sémitique. Shamash est pour les Babyloniens une divinité identique. N'est-il pas plus normal d'admettre que Jupiter-Hélios — et non Mercure — n'a fait que le remplacer à Ba'albek ?

Reste la décoration dionysiaque du portail et de la tribune. M. Seyrig, qui interprète rigoureusement tout ce symbolisme, le rattache, nous l'avons vu, au culte de Mercure. Mais alors, il faudra donner aussi, en fonction de Mercure, une explication satisfaisante de tous les autres thèmes traités dans le même

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) Pour notre part, nous admettons toujours la théorie de Thiersch.

(3) La déesse Atargatis n'est jamais flanquée de lions à Ba'albek, remarque M. Seyrig. C'est vrai, mais on la représente ainsi sur l'autel de Hermel (cf. Virolleaud, *Syria*, V, p. 114, pl. XXVIII, 3.)

Temple. Ainsi par exemple, ces feuilles d'acanthe de la frise, qui forment masque, un masque où la douleur se mêle aux larmes [1]. Ainsi, les multiples caissons du péristyle, où l'on reconnaît, tour à tour, Mars, la Victoire ailée, Diane, Vulcain, Bacchus, Cérès, Sylvain et bien d'autres personnages de la mythologie ou du Panthéon romain. Cette rigueur dans l'interprétation ne nous semble pas devoir s'imposer et le « clergé savant » n'était peut-être pas seul juge pour tout ce qui avait trait à l'ornementation des sanctuaires. Nous croyons, au contraire de M. Seyrig, que les architectes et, nous ajoutons, les artisans, avaient un certain « choix ». Les prêtres ont pu donner des directives, imposer même un certain symbolisme [2]; ceux qui manœuvraient le ciseau avaient pourtant le droit de céder à leur inspiration ou à leurs traditions et toutes leurs réalisations n'atteignaient certes pas à la même perfection [3]. Et c'est pourquoi nous ne saurions tirer argument, pour l'attribution d'un sanctuaire, de la seule décoration d'un portail ou d'une façade, surtout quand cette décoration atteste une si grande diversité [4], alors que l'insistance avec laquelle la frise des deux Temples est constituée des mêmes éléments, souligne un symbolisme, cette fois voulu et intentionnel.

Ce que nous en disons ici laisse entendre par conséquent que nous ne saurions admettre non plus qu'Atargatis ait partagé à Ba'albek la demeure de son parèdre (p. 173). L'argumentation de M. Seyrig ne nous a pas convaincu. L'existence des « vastes bassins qui ornent la cour du grand temple » (p. 174) suffit-elle pour affirmer cette cohabitation ? Nous ne le croyons pas non plus. D'autre part, ces bassins étaient-ils « si évidemment destinés aux rites aquatiques de la déesse » ? Si les Tritons qui les ornent si gracieusement, sont non pas « empruntés au fonds commun de la décoration de l'époque » (p. 177), mais sont avant tout la représentation symbolique d'Atargatis, M. Seyrig se

(1) Reproduction dans O. Puchstein, *30 Ansichten der deutschen Ausgrabungen*, XXIV.

(2) Ainsi, pour la décoration de la frise où alternent taureaux et lions.

(3) On s'en rendra facilement compte en examinant le grand bassin O de la cour de l'autel où les reliefs des angles atteignent à la plus extrême finesse, alors que les intervalles sont décorés de génies porte-guirlandes, très grossièrement traités. Il y eut certainement là deux équipes à l'œuvre et dont la valeur différait sensiblement.

(4) La frise dite parfois des « Panathénées », qui court le long de la paroi, à droite du grand portail du « Temple de Bacchus », est d'une inspiration qui diffère singulièrement de celle reflétée par les médaillons des jambages où se jouent les Pans, les Amours ou les Satyres.

doit d'interpréter aussi, en les rapportant à la même déesse, tous les autres thèmes du même bassin. Ce qui sera peut-être assez malaisé pour les génies porte-guirlandes, les bucrânes, qui sont tout simplement des emprunts — d'ailleurs peu indiqués en la circonstance — à la technique des sarcophages [1]. Les bassins de la grande cour étaient, croyons-nous, non pas destinés « aux rites aquatiques de la déesse » Atargatis, mais bien plus simplement aux rites d'ablutions qui précédaient les sacrifices. Œuvres d'artisans romains, qui les avaient décorés de thèmes divers et disparates, choisis dans la technique ou dans le goût du temps, ils maintenaient dans le temple d'Héliopolis le vieux rituel sémitique, l'analogue de la fameuse « mer d'airain » du sanctuaire de Salomon [2].

Les trois périodes du culte d'Héliopolis, où M. Seyrig a distingué respectivement les trois « équivalences » : Gennaios-Hélios, Gennaios-Mercure, Gennaios-Bacchus, l'attribution du « petit Temple » à ce dieu si complexe et si riche d'aspects, le partage du « grand Temple » entre Jupiter-Hadad et sa parèdre Vénus-Atargatis, nous apparaissent donc comme une théorie séduisante certes, mais qui ne va pas sans soulever de grosses objections.

Deux sanctuaires et trois divinités. Les résultats auxquels nous avons abouti au terme de notre campagne de fouilles, l'étude du croquis panoramique de Wood, les renseignements de la numismatique, semblent devoir modifier les termes du problème. Trois sanctuaires et trois divinités. L'hypothèse d'un Temple, à laquelle nous arrivons en effet, nous apparaît, à l'heure présente, comme la plus plausible. Il est bien évident pourtant, que seuls un très large dégagement, un matériel renforcé, de nouvelles évacuations pour les déblais, permettraient d'identifier avec certitude les monuments encore enfouis. Il serait

(1) M. Perdrizet (*Comptes rend. Acad.*, 1901, p. 220) est porté à reconnaître dans ces *putti* un symbole d'Achtoreth ou d'Atargatis, parce qu'ils se retrouvent dans le thème du soffite du « Temple de Bacchus », thème symbolisant la triade héliopolitaine. Ce qui renforcerait la thèse de M. Seyrig. S. Reinach, *Répertoire de la Statuaire*, I, p. 79, rapproche les génies des sarcophages de l'enlèvement de Ganymède. Or, à Ba'albek, un des caissons du Temple d'Atargatis (péristyle S.-E.) représente précisément ce mythe.

(2) Bien que d'époque tardive et construits par des architectes romains, les temples de Ba'albek sont tout imprégnés de concepts sémitiques. Ainsi, les bassins, le système des cours successives et surtout le seuil du grand portail des Propylées que, par une singulière aberration, un fonctionnaire incompétent du Service des Antiquités vient de faire raboter.

particulièrement à souhaiter qu'une inscription, trouvée cette fois à Ba'albek [1], dans ce jardin en cours d'exploration, vînt confirmer indubitablement et explicitement, qu'à Ba'albek, Mercure était associé dans une vénération commune à Hadad-Jupiter et à Vénus-Atargatis, et que, lui aussi, avait son sanctuaire particulier, un sanctuaire que les fouilles de 1927-28 auraient permis de repérer [2].

André Parrot.

[1] On sait en effet qu'aucune des inscriptions mentionnant la triade n'a été trouvée à Ba'albek même. Le P. Jalabert s'est efforcé de la rechercher sur la base de trois colonnes des Propylées, ce qui ne va pas sans des restitutions toujours délicates. Il est remarquable aussi de constater qu'il en est de même pour tous les autels de Jupiter Héliopolitain, dont aucun ne provient de Ba'albek. On pourrait presque se demander si ces reliefs n'étaient pas uniquement réservés pour les sanctuaires de la périphérie, nous dirions volontiers les filiales de la maison-mère : temples du Ledjoudj, de Hermel, de Niḥa, etc.

[2] Il ne peut s'agir que d'un sanctuaire d'époque romaine et non d'un temple archaïque, comme celui dont parle Lucien (*De Dea Syria*, § 2-9) et qui, dit-il, est ἀρχαῖον. La légende du temple égyptien, apportée directement d'Héliopolis d'Égypte en Phénicie (probablement à Ba'albek; cf. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 828) recouvre peut-être un fait précis, défiguré. Les récits qui apparaissaient, il y a quelques années, comme strictement mythologiques, doivent être examinés à nouveau, attentivement. Les dernières découvertes de Byblos, qui confirment pour la plus haute époque, les renseignements transmis par Plutarque (où Maspero voyait des interpolations tardives, cf. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Or. clas.*, I, p. 175, n. 5) nous engagent à plus de circonspection. Un sondage entrepris dans le jardin dit « du Poignard » (Bostan Handjar), à faible distance et au Sud du Temple d'Atargatis, nous a procuré des renseignements intéressants. Une petite mosquée, en ruines, est construite sur les substructions d'un monument romain. Le temps limité dont nous disposions ne nous a pas permis de poursuivre ces recherches. Pour qui se rappelle avec quelle insistance la tradition maintient ses sanctuaires au même emplacement, celui occupé antérieurement par d'autres sanctuaires (la mosquée de Damas, qui fut d'abord temple païen, puis église chrétienne, en est, *mutatis mutandis*, l'exemple typique (cf. Dussaud, *Syria*, III, p. 219 sq.); il y a peut-être là un indice à ne pas négliger.